HAL
open science

Le voyage comme quête et le mythe de l'île dans deux romans portugais contemporains : "Gente feliz com lágrimas", de João de Melo, et "Viagem à memória das ilhas", de Jorge Arrimar.

Ana Maria Binet

To cite this version:

Ana Maria Binet. Le voyage comme quête et le mythe de l'île dans deux romans portugais contemporains : "Gente feliz com lágrimas", de João de Melo, et "Viagem à memória das ilhas", de Jorge Arrimar.. Mundo açoriano, 2012. hal-03015521

HAL Id: hal-03015521

https://u-bordeaux-montaigne.hal.science/hal-03015521v1

Submitted on 19 Nov 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LE MYTHE INSULAIRE DANS *GENTE FELIZ COM LÁGRIMAS*, DE JOÃO DE MELO, ET *VIAGEM A MEMÓRIA DAS ILHAS,* DE JORGE ARRIMAR

Ana Maria BINET – Université Michel de Montaigne – Bordeaux3 (France)

Gilbert Durand défend la thèse selon laquelle la fiction naîtrait toujours d'un lieu. Ce lieu est souvent une île, car il s'agit d'un symbole universel, présent, en tant que tel, dans notre imaginaire. Il est également un lieu de mémoire, où l'on cherche ses origines, une quête de soi. Les lieux servent en fait de prétexte à bâtir un discours, ils donnent forme à une écriture en acte, la modèlent à leur façon. On s'approprie les lieux, en en faisant le miroir de sa propre histoire, des lieux de mémoire, en somme ; mais on en fait aussi des déclencheurs de la réflexion, des incitations à remettre en question une vision du monde, ou à reconsidérer une problématique d'ordre métaphysique. Ce « voyage vers soi », que les romantiques ont tant affectionné, est en fait une forme de libération – toute relative, il est vrai, car on transporte toujours avec soi le bagage de son vécu. Il permet en tout cas d'apprendre à mieux se connaître, à explorer cet « espace du dedans », souvent « terra incognita ». Le désir de découverte d'un ailleurs va donc de pair avec celui de rentrer « chez soi », dans son for intérieur – il peut même être un moyen de parler de soi en ayant l'air de parler du monde autour de soi - permet également de revenir à son lieu d'origine pour l'intégrer dans une vision plus globale, transformant ainsi inévitablement celle de sa propre histoire. L'incursion dans le territoire des autres, accompagnée le plus souvent d'une forte projection fantasmatique, est justement une occasion de délimiter plus précisément le sien, tout en tissant la toile d'une vision du monde qui se renouvelle au fur et à mesure du chemin parcouru. En effet, le réel est inépuisable, source tout aussi inépuisable de mythes, dans un processus multiplicateur des voies possibles, réelles ou imaginaires, et des récits qui les mettront en paroles.

Dans le roman de Jorge Arrimar, *Viagem à memória das ilhas*, publié en 2002, la prééminence du temporel sur le spatial est affirmée par le paratexte, non seulement dans le titre, mais aussi dans la préface, où l'ouvrage est défini comme « um livro de ficção histórica »,[1] racontant l'histoire d'une famille à travers plusieurs époques. Cependant, il est rapidement signalé au lecteur qu'un des personnages principaux du livre, Alberto, un jeune

[1] Jorge ARRIMAR, *Viagem à memória das ilhas*, Lisboa, Salamandra, 2002, p. 9.

historien, a un parcours très proche de celui de l'auteur et qui le lie également aux Açores. Les voyages d'Alberto, en quête de traces des membres de la famille en question, constituent les vecteurs du récit, qui présente donc, de manière romanesque, des éléments d'une recherche historique. Le livre est ainsi divisé en trois grandes parties, correspondant chacune à un ensemble de voyages : dans la première partie, nous voyageons avec Alberto en direction des Açores et de Macao ; dans la deuxième partie, la direction est celle de Madère, et la troisième les Canaries. C'est à travers son regard que nous découvrirons ces lieux, ainsi que leurs habitants – et ce sont les voyages qui façonnent sa relation amoureuse avec Mariana, qu'il a rencontrée sur l'île de S. Miguel, une des îles de l'archipel des Açores. Par ailleurs, c'est la quête des origines de la famille sur laquelle il travaille qui permet leurs retrouvailles, et leur propre plongée dans leurs histoires familiales respectives, histoires et Histoire se mêlant ainsi dans le récit.

Tout autre semble, à première vue, la démarche de João de Melo dans *Gente feliz com lágrimas*, roman publié en 1988.[2] Ici le voyage ne s'effectue pas essentiellement vers les îles, celles des Açores, mais à partir de celles-ci vers un ailleurs libérateur. Cependant, il s'agit aussi d'une histoire de famille, cette fois-ci celle des différents narrateurs, membres d'une même fratrie. Nous devinons les fondements autobiographiques de ces récits, dits à plusieurs voix, mais avec la même ligne mélodique, celle de la misère, matérielle bien sûr, mais aussi intériorisée, dictant des lignes de conduite à des gens prisonniers de leur hantise d'une pauvreté qui les menace constamment. Ces histoires individuelles dessinent, comme un puzzle, l'image d'un Portugal historique, celui de la seconde moitié du XX° siècle, et particulièrement des années de salazarisme. Dans ce contexte, le voyage prend une dimension dramatique, celle d'un passage obligé et pénible vers un ailleurs, vers une vie autre, moins insupportable que celle qu'offrent ces îles battues par le vent, soumises à une institution religieuse omniprésente, et qui apparaissent comme une métonymie du Portugal d'alors. Ces « gens heureux avec des larmes » sont les Portugais dans leur ensemble, associant depuis toujours le voyage vers l'inconnu et la mort : « Os pobres eram sempre ruidosos, mesmo na expressão dessa gente feliz com lágrimas, como se afinal partissem para a morte e não para uma viagem ao desconhecido. » (J. de M., p. 29).

L'étendue au-delà de l'île- abri renvoie en effet à l'idée d'exil, au danger de se perdre dans l'élément liquide, informe. L'insularité fait naître la notion de limites rigoureuses, bien

[2] João de MELO, *Gente feliz com lágrimas*, Lisboa, Dom Quichote, 1988.

précises, géométriques, qui protègent ceux qui s'y nichent contre le chaos aquatique. Il est à cet égard significatif que les enfants dont nous parle João de Melo et qui vivent sur une île açorienne, mais à la campagne, dos à la mer, n'approchent généralement pas celle-ci ; cependant, ils vont la contempler lors de leurs déplacements à la ville la plus proche, comme si la mer était moins menaçante vue de ce rempart « civilisé » bâti par l'homme. A cette occasion, leur père leur raconte immanquablement l'histoire de cette construction urbaine, de cette victoire de l'homme sur la mer :

> "Papá repetia então a história da Cidade. Misturando lendas com obras de engenharia, descrevia o largo das estátuas e dos arcos, as portas simbólicas que se erguiam onde já tinha sido mar, depois calhau rolado, chão de polvos, moreias e caranguejos e agora era a grande avenida em forma de meia-lua. Lembrava-se perfeitamente desse tempo das pedras, do pesqueiro e do farol em terra" (J. de M., p. 128)

Dans ce roman, le récit se déroule selon une circularité qui épouse celle de l'île. Les voyages briseront cette circularité en y introduisant un cheminement linéaire. [3]Ils marquent ainsi une progression dans le récit, correspondant à celle faisant évoluer brusquement la vie des personnages, souvent prisonniers de l'île : en effet, l'insularité spatiale se conjugue avec l'iléité symbolique,[4] la situation géographique ayant été intériorisée, et façonnant en quelque sorte toute forme de discours : « Alberto era portador de vivências e experiências diferentes que faziam dele, e de alguns outros que como ele tinham a mesma origem, uma ilha dentro da ilha » (J. de A., p. 22). L'archipel des Açores devient, dans le roman de João de Melo, un archipel textuel, où les points de vue de chaque élément de la fratrie se présentent comme autant d'îlots surgissant de la mer originelle de la mémoire de l'auteur. En recréant un espace, ils participent d'une autre recréation, celle d'un temps révolu, mais non pas oublié, qui devient celui, présent, du roman. La fragmentation de l'espace et du temps entraînent celle du récit romanesque, dans un dialogue de témoignages et de perspectives, à vrai dire très proches les unes des autres, qui confère ainsi une grande homogénéité au récit. La relation à l'autre relève ici d'une symbiose, au sein de cette structure polyphonique, où les voix sonnent à l'unisson. Ensemble, elles tentent de recréer le monde de l'enfance autour de l'image

[3] V. à ce sujet l'ouvrage de Eric FOUGERE, *Les Voyages et l'ancrage*, Paris, L'Harmattan, 1995, p. 100-103.
[4] *Ibid*., p. 229.

omniprésente d'un père que l'on sait un autre soi-même, alors qu'on le voudrait radicalement autre. Le jeu relationnel est complexe et prête une amplitude indéniable au roman.

Dans celui de Jorge Arrimar, le déclencheur des différents récits parallèles est la *peregrinatio academica* d'Alberto, une forme de voyage socialement reconnu, tout à fait différent de la fuite devant la misère qui caractérise le voyage lié à l'émigration, dans le roman de João de Melo. Dans ce dernier, le départ est toujours un saut dans l'inconnu, une initiation à une vie autre, une accélération du temps.

Malgré ces différences circonstancielles, les deux romans associent le voyage à une quête des origines : ceci est évident dans *Viagem à memória das ilhas*, mais aussi dans *Gente feliz com lágrimas*, même si les apparences sont parfois contraires. En effet, ce dernier roman semble lier la réflexion sur le passé et les racines de la famille à un éloignement par rapport au lieu de vie, comme si la distance était nécessaire pour lire plus clairement son histoire. Dans le premier des deux romans, le mouvement est en sens contraire, Alberto retournant sur l'île d'origine de sa famille, S. Miguel, Açores, après un long périple de par le monde, pris par une sorte de sentiment d'« intranquillité » : « Mas a necessidade que Alberto sentia de acalmar a sua inquietação fê-lo querer romper esse véu de esquecimentoe ir ao encontro da terra dos seus avoengos. Por isso partiu para S. Miguel. » (J. de A., p. 21, 22). Le roman est d'ailleurs marqué de bout en bout par le souci de la généalogie, de l'origine familiale des différents personnages. Ceux-ci semblent nourrir leurs fantasmes de la dimension mythique conférée aux Açores, même (ou parce que) ils ont parfois été obligés de quitter l'archipel pour échapper, là aussi, à la misère.

Comme le voyage, la quête des origines ne s'achève véritablement jamais. Alberto en prend conscience, lorsqu'il considère ses incessants déplacements, son refus de poser ses valises : « Por isso sentia que um regresso nunca seria pleno, mas amputado, como se lhe restasse não o regresso mas a incessante procura." (J. de A., p. 23). Mais son île natale reste, comme il l'affirme, « un radeau providentiel » (« aquela ilha, a sua Ilha, tinha sido, afinal, uma jangada providencial », p. 24), où il peut s'accrocher lorsque la vie malmène trop brutalement son embarcation.

Ainsi que nous l'avons dit précédemment, les personnages du roman de J. de M. ne parviennent à analyser les éléments de leur enfance açorienne, ceux qui ont déterminé leur vie et bâti leur identité, qu'en s'éloignant de cet environnement vécu comme pesant. Ce voyage vers le continent, ils le vivent comme une « mort maritime » (p. 14), « la mort de la mer » (p. 17), un saut dans cet inconnu que Nuno Miguel, parti pour devenir prêtre, découvre, au bout

d'une traversée longue et pénible, sous la forme d'un séminaire qu'il compare à un tombeau (« A casa era afinal um túmulo em ponto grande », p. 23). Il y est submergé par un désir de mort, une pulsion irrésistible de dissolution dans les ténèbres, une plongée dans une *nigredo* que sa sœur Maria Amélia connaîtra également avant de quitter son île pour partir, elle aussi, vers une vie de religieuse. Souffrant une nuit de passion christique (« Se não fosse o frio, disse, ter-me-ia posto a suar sangue, conforme acontecera ao Cristo, na grande noite da paixão », J. de M., p. 28), elle plonge dans les ténèbres de son anxiété, de sa peur de l'inconnu, d'un destin, celui d'une longue « nuit açorienne », auquel elle tente d'échapper. Elle sent la présence de la mer qui, une fois traversée, sonnera le glas d'une enfance qui lui avait été de toute manière déniée. Le temps s'accélérera alors, grâce à ce voyage nécessaire pour parvenir à se libérer de la malédiction de son enfance (« longe da maldição da minha infância na Ilha », J. de M., p. 18, 19), ce voyage vers une ville mythique, Lisbonne, qui lui permettra de revenir à la vie (« esse segundo nascimento para o mundo », p.19). Le salut semble en effet venir de ce que Nuno appelle, en se souvenant de son arrivée, « a Cidade dos domingos », où il vit « toda a gente vestida e calçada como só nos domingos dos Açores ». Ce « voyage au centre du monde » il va l'intérioriser (« Não sei se interiorizei em excesso essa primeira viagem an centro do mundo », 19), et laisser derrière lui son « enfance irréelle » (p. 20), pour se réfugier dans un lieu où régnait alors la loi d'une autre figure du père, celle de Salazar.

Cependant, on ne quitte jamais tout à fait son île, même lorsqu'on s'en éloigne et que l'on ose affronter la mer ténébreuse pour atteindre « La Ville », Lisbonne (p. 88). Des ténèbres de l'enfance à la lumière d'une ville rêvée, le voyage se fait à travers le tumulte des eaux profondes, celles de l'Océan, mais aussi celles de l'inconscient, qu'il faut investir par un travail de mémoire.

Frère et sœur, Nuno et Amélia obéissent, disent-ils, à appel de Dieu : « Levados, repare bem, pelo chamamento da longínqua e difícil voz de Deus » (p. 16), qui est aussi celui d'un Destin les poussant à accomplir leur vie à travers des voyages (« esse outro modo de cumprir a vida pelas suas viagens », p. 34) d'autant plus mythiques qu'ils étaient rares au cours de la vie sédentaire de ces îliens : « como éramos sedentários e de quanto invejávamos a felicidade dos poucos nómadas e as suas viagens » (p. 88). Ces changements de lieu allaient les transformer, en partie du moins : ainsi, Nuno se rend compte qu'il ne sera jamais le même (« Nunca mais ele voltaria a ser igual a si mesmo », p. 26), tout comme Luís qui, parti au Canada, se sent « loin de lui-même » (« Sentia-se distante de si próprio », p. 33). Leur parole témoigne de ce

changement, car même leur accent, ayant perdu de sa tonalité açorienne, trahit l'influence d'un monde autre : « A agravar a diferença do meu aspecto civilizado, eu falava o português continental, trazia uma pronúncia doce e requintada, de irmão estrangeiro » (p. 82).

Le retour sur l'île comporte ainsi une confrontation avec les origines, peut-être une peur d'être « englouti » par elles. Elle est nettement moins présente chez Alberto, le personnage principal du roman de Jorge Arrimar : revenant sur les pas de ses aïeux, il refait le voyage déjà entrepris par eux, pour retrouver des traces d'une aventure première qui lui échappe, en une chasse au trésor qui est aussi un jeu de l'enfance, né de l'illusion de disposer d'un pouvoir magique, celui de faire revenir ce qui a été enseveli par le passage du temps, de récupérer un âge d'or mythique. Dans ce contexte, l'idée de féminité est associée à l'île en tant que refuge maternel, par rapport à un océan mâle et indompté.

Fragment de l'espace, démultiplié dans le cas de l'archipel, l'île est en effet un lieu de passage, à la frontière du quotidien et du mythique. Elle implique donc le voyage, la transgression de son espace clos permettant la découverte d'un ailleurs à travers d'épreuves qui sont autant de métaphores des dangers que la vie nous oblige à affronter. Ce déplacement vers une autre rive prend tout son sens lorsqu'il devient récit, lorsque la transfiguration devient discours, voyage sur la surface des mots vers un autre que soi. Cependant, l'île garde, pour ceux l'ayant quittée, son caractère mythique, soit d'île fortunée, celle où le personnage retrouve, en retrouvant ses racines, l'amour, comme dans le roman de Jorge Arrimar, soit d'île maudite, comme celle que les personnages de João de Melo quittent un à un, expulsés par la misère et sa violence.

Le long de ces voyages vers l'île, ou pour s'en éloigner, les personnages apportent dans leurs bagages leur viatique, cet ensemble d'éléments dont ils devront se servir pour bâtir une vie autre : Alberto apporte sur l'île sa soif de savoir, sa quête d'un ailleurs toujours inaccessible, sa capacité d'aimer ; les personnages centraux de *Gente feliz com lágrimas* emmènent avec eux une enfance saccagée, la violence de la misère, une connaissance brute de la nature, la terreur religieuse, mais aussi une stratégie de survie.

De toute manière, dans le départ l'idée de retour est déjà sous-jacente, le voyage semblant ainsi annuler les différents niveaux temporels et accentuant la notion de quête hors des limites de l'espace et du temps (J. de M., p. 9).

L'île se trouve ainsi être une étape au cours d'un voyage qui est aussi celui de la création, un lieu de transformation de la réalité en fiction, provocant en même temps une métamorphose

du sujet. Celui-ci entreprend alors un cheminement proche de celui que Jung appelait le processus d'individuation, au cours duquel les éléments inconscients de la psyché sont intégrés dans le conscient, à partir d'un travail sur les symboles, entre autres ceux à l'œuvre dans les rêves, permettant la plénitude de soi et une meilleure insertion dans la société. L'île peut jouer ce rôle car elle est un archétype, présent dans l'inconscient collectif, fonctionnant en tant que structure culturelle, signifiante pour chacun. Dans le contexte lusophone, elle est indubitablement liée au sentiment amoureux, depuis Camões et l'épisode de l'Île aux Amours, dans *Os Lusíadas* – dans le roman de Jorge Arrimar, elle est bien le lieu où l'amour s'accomplit. Mais elle reste également, comme en témoignent les deux romans étudiés ici, un lieu qui évoque la mort, cette mort qui, sur ces îles, a été omniprésente, portée par de terribles épidémies qui décimaient la population, par l'insalubrité, l'absence de soins, la surpopulation : « os pecados da nossa pobreza nesta Ilha cheia de gente, onde se tornava mesmo difícil respirar » ; « Até o ar, […], se tornara difícil de respirar por tantas bocas que sufocavam do mesmo mal, do veneno de viver sem gosto, do cheiro deste mar e dos navios brancos que nunca acostavam à Ilha » (J. de M., p. 106 et p. 137). Cette mort peut aussi prendre la forme d'une mort intellectuelle, car, comme l'affirme Luís Miguel, « estando nós separados do mundo por este mar arisco e intransponível, o saber dos livros acabava por ser um luxo » (J. de M., p. 104) – « La mer et le ciel, rien que la mer et le ciel », disait la mère de Nuno, résumant ainsi la réalité minimaliste à laquelle ces familles îliennes étaient confrontées. Elles glissaient inexorablement vers une vie prisonnière de la terre, trop proche de celle des animaux, dont il fallait bien s'occuper pour survivre, mais auxquels on finissait par ressembler, risquant ainsi de perdre une humanité fragile : «A escola vinha subtrair-me à casa, às terras, aos maus tratos e à violência de lidar com os animais. As pessoas iam deixar de confundir-me com as galinhas, os porcos e os cães», déclare Maria Amélia (J. de M., p. 123). Pour s'assurer de ne pas être les seuls êtres au monde, il leur fallait monter sur le point le plus élevé de l'île et regarder au loin une autre des îles de l'archipel, « aquela ilha distante representava uma presença muda que nos espreitava, sempre silenciosa e iluminada » (J. de M., p. 138). Ces îliens se sentaient alors submergés par le désir de connaître le monde au-delà de la mer, de se laisser emporter par un élan irrépressible vers un ailleurs : « Queria sentir a própria pulsação do mundo, sobretudo do que existia para além do mar » (J. de M., p. 123).

Voyage intérieur qui précède celui vers un lieu inconnu et une vie nouvelle (mais l'est-elle véritablement ?), voyage de découverte de la diversité du monde, de l'altérité, les personnages

de ces romans déclinent à leur manière cet élément fondamental de leurs vies. Et puis, Alvaro de Campos ne disait-il pas que « Afinal a Melhor Maneira de Viajar É Sentir » ? Nous pourrions ajouter que c'est aussi d'écrire, pour fixer une lecture du monde, dans ce que Daniel Roche appelle « un geste d'écriture en lui-même paradoxal, puisqu'il repose à la fois sur un désir d'originalité littéraire et sur la nécessité de décrire des lieux, espaces géographiques partagés et figures imaginaires banalisées ».[5] Ces écrits hybrides constituent un véritable *corpus*, une « littérature des voyages » qui ouvre sur une vision du monde, liée à une époque et à ses circonstances socioculturelles. Ils ne prétendent pas constituer des documents sur ces lieux, qui sont, dans les deux romans présentés, des îles, même si nous pouvons voir se dessiner entre les lignes une image qui n'est pas toujours simplement romanesque, mais qui peut permettre une meilleure connaissance d'un monde qui nous est souvent étranger. Dans ces deux romans, le lecteur sent bien que la frontière entre réel et imaginaire est mince. Il a la très nette impression que l'auteur désire mettre en ordre le réel à travers le discours fictionnel, rajoutant ainsi du sens à un référent bien souvent prosaïque. La réception du texte apportera d'ailleurs ses propres éléments du mythe, notamment ceux concernant l'île.

L'expérience de l'individu est en tout cas au centre du récit, la connaissance de soi le but, avoué ou non, de son voyage. D'autre part, dans les romans présentés, le narratif n'est pas qu'une mise en intrigue du descriptif,[6] il a ici un poids essentiel, très lié au caractère fortement autobiographique de ces deux romans, *fictivité* et *référentialité* s'entremêlant dans le discours du sujet.

C'est donc dans une aire très vaste et très ouverte que les deux romans que nous avons abordés ici peuvent s'insérer, dans une pluralité générique où la fiction côtoie l'histoire, l'autobiographie, le récit géographique, la mythographie, mais aussi, et c'est le cas de *Gente feliz com lágrimas*, tout comme celui de *Viagem à memória das ilhas*, le *Bildungsroman*, où voyage, imaginaire, écriture et construction de soi vont de pair, en une remarquable symbiose dont témoigne l'histoire de la littérature.

---

[5] Daniel ROCHE, *Humeurs vagabondes*, Paris, Fayard, 2003, p. 19.

[6] V. à ce propos Adrien PASQUALI, *Le Tour des horizons*, Paris, Klincksieck, 1994, surtout le chapitre VIII (« Des genres du récit de voyage »).